



« connaissance du théâtre »



Un stage de formation
dans le cadre du Festival d'Avignon
du 15 au 20 juillet 2017

Production des ateliers d'écriture

TAbul a rasA

Samedi 15 juillet
19h35
Théâtre des Doms

Durée : 1h

Tantôt drôle, tantôt grinçant, Tabula Rasa parle de la place qu'occupe chacun d'entre nous au sein de la famille, d'un groupe social et de la société dans son ensemble. Au centre du plateau la table familiale autour de laquelle les protagonistes se réunissent et se situent dans la géopolitique de l'intime et du groupe... jusqu'au jour où naît le besoin de faire table rase.

Tout a commencé autour d'une table.

Comme souvent débutent les histoires de famille. Et les histoires de famille se ressemblent toutes. Et pire même, elles se répètent. Ça, c'est une chose qu'on ne s'explique pas.

Quatre acteurs, accompagnés d'une mystérieuse narratrice, dressent sous nos yeux sur un mode tantôt grinçant, tantôt drôle, une multitude de tables familiales. Des tables de repas, des tables de rencontre, de réunion, de travail... Chacune d'entre elles questionne à sa façon la place que l'on occupe au sein de la famille, mais aussi, plus largement, au sein du groupe et de la collectivité.

Mise en scène Violette Pallaro

Écriture Violette Pallaro, avec la complicité des comédiens

Jeu Laura Fautré, Clément Goethals, Thierry Hellin,
Lara Persain

Scénographie Vincent Lemaire

Création lumières Xavier Lauwers

Création sonore Félix Mulhenbach

Arrangements vocaux

Fabian Fiorini

Direction vocale Alberto Di Lena

Régie lumières et plateau Hadrien Jeangette
et Baudouin Lefebvre

Conseil dramaturgique Mathias Simons

Assistanat à la mise en scène Alfredo Canavate

Coproduction Festival de Liège, Théâtre National Wallonie-Bruxelles et Mars, Mons Arts
de la Scène.

Avec le soutien de Théâtre et Publics,
du Théâtre des Doms à Avignon et du Théâtre de la Cité à Marseille
dans le cadre du projet «Résidence croisée-Écritures du Réel» et de la SACD.

Avec l'aide du Théâtre du Public et du Centre Culturel des Riches Claires.
Un projet développé et soutenu dans le cadre de la Chaufferie-Acte1/Liège.

Consigne d'écriture

Pour rendre compte du spectacle, vous rédigez un texte en forme de litanies, dont chaque phrase commencera, en alternance, par « Familles, je vous hais parce que... » et/ou « Familles, je vous aime parce que... ». Le parti pris de la mise en scène de Violette Pallaro doit vous permettre de porter un regard critique sur le spectacle, forme et contenu.

Objectifs à atteindre

Ce premier exercice d'écriture a pour but d'utiliser une contrainte formelle qui vise à exprimer des jugements personnels sur le spectacle vu. Comme Tabula rasa aborde principalement le thème de la famille, il est important que le scripteur puisse à son tour faire valoir son point de vue sur l'efficacité de la représentation. Toute la dimension du spectacle peut être convoquée : jeu, utilisation du plateau et de la table, esthétique de l'écriture, traitement du son, de la lumière, etc.

Famille je vous aime, parce que par la confrontation j'apprends à devenir une sans vous.

Famille je vous hais, parce que sans votre amour je dois apprendre à m'aimer seule.

Famille je vous hais-me, parce que vous êtes le ciment, la chair le sang et que malgré mes tentatives d'évasion, chaque pas de côté me ramène vers vous.

Famille je vous aime, parce que grandir dans une fratrie c'est apprendre la tolérance.

Famille je vous hais, parce que la honte m'habite chaque fois que je vous présente à l'autre le cœur battant.

Famille je vous hais-me, parce que trop différents nous devons vivre séparément.

Famille je vous aime, parce que vous m'avez poussée dehors, merci !

Famille je vous hais, parce que disparue j'occupe plus d'espace que présente.

Famille je vous hais-me, puisque vivre c'est vivre loin de chez moi.

AJ

Famille je vous hais parce que vous me faites passer par tant d'émotions que je ne sais plus qui je suis ni où je vais quand je vous vois.

Famille je vous hais parce que vous mettez vos enfants, vos parents dans tous leurs émois.

Famille je vous hais parce que quand je vous regarde violence, déchirement et détresse me transpercent.

Famille je vous hais parce que hier soir vous avez ri là où j'aurais pu pleurer.

Famille je vous hais parce que quand je vois Tabula rasa je me dis qu'il serait temps de vous regarder enfin dans un miroir !

Famille je vous hais-me parce que je vous ai retrouvée hier soir au travers de scènes de vie tragiques, burlesques mais réalistes.

Famille je vous aime parce que vous êtes une source d'inspiration extraordinaire pour Violette Pallaro, auteur et metteur en scène du spectacle.

Famille je vous aime parce qu'avec vos dérives vous permettez aux comédiens d'exploiter avec talent leurs jeux et capacités d'interprétation.

Famille je vous aime parce que vous allez voir Tabula rasa et comprendrez ce que je vis et vois en pensant à vous.

CB

Famille, je vous aime pour votre vision rassurante.

Famille, je vous aime pour votre présence constante.

Famille, je vous aime parce que vous me cherchez.

Famille, je vous aime parce je suis votre reflet.

Famille, je vous haïmes quand vous oubliez ma personne.

Famille, je vous haïmes quand ensemble on raisonne.

Famille, je vous haïmes à en trancher la table.

Famille, je vous haïmes à ne jamais être affable.

Famille, je vous haï dans vos moments de doutes.

Famille, je vous haï dans votre manque d'écoute.

Famille, je vous haï sous vos airs bons enfants.

Famille, je vous haï sous vos dires étouffants.

CC

Famille, je vous haï, sur mon dos sans cesse, je ne vous supporte plus... mais je reste poli.

Famille, je vous aime, je vous haï, je vous aime, je vous haï, je vous aime, et je vous haï et je vous haïme !

Famille, je vous haï dans la certitude policée d'un bonheur factice.

Famille, je vous aime, parce que sans vous qu'est-ce que je m'emmerde !

Famille, je vous haï quand, après un repas à la belge qui dure quatre heures, vous me cassez les couilles avec mes fiancées.

Famille, je vous aime parce qu'il ne faut pas avoir de doute là-dessus.

Famille, je vous haï quand vous êtes le miroir monstrueux de notre médiocrité, si touchante que, quand même, je vous aime, Famille !

Famille, je vous aime tellement que je vous tronçonnerais bien la tronche de temps en temps !

Famille, je vous aime quand nous sommes réunis autour de la table et que tout reste calme, pour une fois.

Famille, je vous aime, je vous haï : quelle importance ? Puisque vous m'avez tué avant même que je sois né !

Famille, je vous aime, ré do, je vous haï, si la, je vous aime, sol fa, je vous haï et voilà !

Famille, je... vous... « haïme »... Comme un spasme douloureux et vital.

Famille, je vous aime quand on bouffe ensemble, parce qu'il y en a partout et que c'est la chienlit.

Famille, je vous haï tellement que je ne vous le dirai pas parce que ce serait encore trop bon de ma part et que mon silence vous fait hurler... et que j'en jouis !

CG

Cellule familiale, famille nucléaire, noyau de famille... D'origine ou d'adoption, elle reste avant tout un passage obligé, une contrainte: cadrée autour de la table, par des attributions arbitraires, ou par son reflet dans le miroir du salon, c'est là que se nouent et se dénouent les conflits les plus élémentaires - comme sur un plateau de théâtre.

Mettre la table, "se mettre à table", "remettre le couvert"... Les questions d'identité, de transmission, de position, de possession et finalement, de vie ou de mort, repassent indéfiniment les plats, d'une demeure à l'autre, de la cour au jardin - et de générations en générations.

C'est le sujet traité par Violette PALLARO dans son court spectacle intitulé - comme de juste - TABULA RASA.

Ce lien, qu'on voudrait découper à la tronçonneuse, et qui pourtant toujours se recompose après s'être brutalement décomposé, c'est celui de la parentalité, de la fratrie, de l'union, confrontés à l'inévitable CRISE, précédant une RUPTURE, tout aussi inévitable.

Jeune couple en bute aux transferts parentaux, femme enceinte dans le déni du plaisir, ou visage équivoque de la figure "à reconnaître", tous se heurtent à l'ironie d'un quatrième mur inversé: ce miroir "réformant" de nos destinées.

Une mise en abyme où la tendresse dérape, où les intentions d'un réalisme en trompe-l'œil se heurtent au deuil nécessaire des conventions et des certitudes les plus ancrées.

Enchâssement de séquences au rythme haletant, sous une lumière crue, la pièce devient alors hypotypose d'une catastrophe qui, finalement, nous saute aux yeux.

L'auteur l'a co-écrite à partir de témoignages improvisés par les acteurs eux-mêmes, construisant à partir de leurs lignes de tension, ces moments de pure théâtralité où la situation bascule, entre tragédie et burlesque.

En choisissant volontairement le registre de la caricature, la dramaturge belge nous bouscule, nous aussi, au-dessus du vide.

Sans s'appesantir ni s'attarder, mais dans un tsunami relationnel laissant cœurs et plateau dévastés et pantois.

CS

Famille je vous hais parce que l'habitude est monotone.

Famille je vous aime parce que l'habitude est rassurante.

Famille je vous hais parce le lien doit perdurer.

Famille je vous aime parce que le retour est parfois possible.

Famille je vous hais parce que l'entraide serait obligatoire.

Famille je vous aime parce que l'on peut parfois compter sur toi.

Famille je vous hais parce que les codes sont oppressants.

Famille je vous aime parce que l'on évite de se poser des questions.

Famille je vous hais parce que la table est organisée autour du père.

Famille je vous aime parce que la table est organisée juste autour de ses membres.

DC

Famille je vous aime, capable d'avoir pu inspirer la pièce « Tabula Rasa »

Famille je vous aime, chaque membre ayant sa place à sa table.

Famille je vous aime, pouvant accueillir en son sein de nombreux enfants légitimes et d'adoption, recueillir les grands parents.

Famille je vous aime pour l'intérêt que vous portez à mes passions, à mes amours.

Famille je vous aime pour l'exemple de vie que tu renvoies.

Famille je vous hais pour tout ce que je viens de dire, car la violence peut très vite monter en puissance et empêcher la machine de tourner, d'avancer et quand la famille n'est plus capable de prendre le temps de s'installer autour de la table et de s'écouter.

DD

Famille je vous aime parfois, oui, parfois non. C'est un groupe qui se forme au hasard. On ne se choisit pas et on compose avec ce qui est là.

Famille je vous hais, vous ne comprenez pas toujours ce que chacun fait et vous ne tolérez pas systématiquement les membres de ce collectif.

Mais famille je vous aime quand même car vous êtes toujours présents et ancrés dans le même espace. C'est un point de repère.

Famille je vous hais, car vous n'êtes pas flexibles, vos rôles sont définis et vous jouez votre rôle perpétuellement et à l'infini. Coincé dans une cage.

Famille je vous aime car dans les excès ou dans l'ennui vous me surprenez.

EC

Famille je vous aime parce que c'est fortiche de résister à la violence des mains baladeuses des beaufs beaux-pères !

Famille je vous aime parce que c'est inespéré de survivre à la noyade des mégots dans les verres de vin.

Famille je vous aime parce que c'est chouette de vouloir adopter une fille des rues comme Julie les adoptes dans les cours d'école.

Famille je vous aime parce qu'après vous être laissée découper, fracasser, trancher, broyer, vos vous laissez raccommoder et recomposer plus facilement encore qu'un table de cuisine tronçonnée de rage.

Famille je vous aime parce que vue du surplomb du miroir ; vos paysages dévastés sont plus épatants encore que les survols des cataclysmes les plus ravageurs.

Famille je vous aime parce qu'il vous suffit d'une table et de cinq chaises pour créer un psychodrame.

Famille je vous aime parce que vous êtes stables comme des châteaux de cartes.

Famille je vous hais, parce que si on ne s'épuisait pas à se protéger de vos violences, il nous resterait peut-être assez d'énergie pour combattre celle qu'on nous fait au travail.

JNM

Famille je vous hais parce que vous prenez toute la place.

Famille je vous aime parce que vous m'aidez à grandir.

Famille je vous *haïme*, parce que je voudrais vous échapper mais que je ne peux pas.

Famille je vous *haïme*, parce que vous m'habitez et que je suis un peu de vous.

Famille je vous hais parce vous m'opprimez, m'appuyer sur la tête et sur le corps.

Famille je vous aime parce que vous me donnez de l'énergie, l'énergie d'être moi-même au milieu de vous.

Famille je vous hais parce que vous me violentez sans cesse.

Famille je vous aime parce que vous me nourrissez et que ça, c'est de l'amour malgré tout.

JP

Famille je vous hais parce que vous êtes absents.

Famille je vous hais parce que vous êtes humiliants.

Famille je vous hais parce que vous êtes lâches.

Famille je vous hais parce que vous condamnez.

Famille je vous hais parce que vous noyez.

Famille je vous aime parce que je ne peux pas faire autrement.

MS

Famille je vous aime parce que vous ne me laissez jamais en placer une et pourtant, Dieu sait que j'en aurais à dire mais vous n'aurez pas la chance de le découvrir...

Famille je vous aime et surtout toi mon petit frère qui est persuadé que je suis la femme de ta vie et que je ne le vois pas... mais chut...

Famille je vous aime parce que grâce à toi je découvre plusieurs potentielles brus toutes plus belles les unes que les autres.

Famille je vous aime parce que j'en ai assez que mes potentiels beaux-pères essayent de me...

SD

Famille je vous...

Famille je vous aime, parce que «à bas la routine » et « vive l'imprévu »

Famille je vous aime, parce que vous êtes un cadre, une référence pour grandir et évoluer

Famille je vous hais parce que vos codes rigoureux me volent ma liberté

Famille je vous hais parce que je dois construire mon identité avec tous vos défauts

Famille je vous aime, parce que vous accordez toujours une place aux nouveaux arrivants

Famille je vous aime parce que les proches disparus brillent encore dans vos cœurs, à la folie !

Famille je vous hais-me parce que vous tendez la main, par gentillesse, pour mieux plonger la tête dans l'eau, par maladresse

Famille je vous hais parce que mon goujon il est comme il est et puis basta !

Famille je vous aime parce que survivre à un tsunami renforce les liens

Famille je vous hais parce que certains tsunamis auraient pu, franchement être évités

Famille je vous hais-me parce qu'on ne donne pas ainsi notre intimité en spectacle, mais qu'on fait quand même « guichet fermé » tous les soirs

Famille je vous hais parce que c'est dans le besoin qu'on reconnaît ses...amis

SH

Les b**A**TISSEURS D'**E**mpire

Dimanche 16 juillet
15h20
Théâtre des Lucioles

Durée : 1h30

« Avec *Les Bâtisseurs d'Empire*, celui qui disait avoir « le terrible privilège de ne jamais être pris au sérieux » a écrit avec gaîté une pièce qui ouvre à des espaces de pensée autant politiques que philosophiques.

C'est une pièce sur la PEUR et le MENSONGE qu'il fait sens pour moi plus que jamais de porter au plateau. La peur d'une famille qui se replie sur elle-même et fuit un bruit « enflant dans la rue » pour se retrouver sans cesse face à un étranger dans sa salle à manger. Un « Schmöurz » qui n'est autre que soi-même et qui, par sa présence accusatrice renvoie les parents à leur lâcheté et leur autosuffisance. Les coups qu'ils portent à cette conscience d'eux-mêmes sont ceux dont se meurtrissent jusqu'à leur propre naufrage les possédants de cette famille que le bruit du monde effraie et pousse à migrer.

En ce sens, ces « bâtisseurs » d'empire questionnent la déconstruction d'une nation dont les valeurs fondatrices s'effondrent sous les coups que se portent ceux qui la composent ».

Avec Gérard Chaillou, Marie-Christine Orry, Kyra Krasniansky, Josée Schuller, Laurent Stachnick, Damien Dos Santos

Texte Boris Vian

Mise en scène Vincent Ecrepont

Collaboration artistique Laurent Stachnick

Collaboration chorégraphique Fabrice Ramalingom

Dramaturgie Véronique Sternberg

Assistant Dramaturgie Sylvain Onckele

Scénographie Caroline Ginet

Création costumes Isabelle Deffin

Création lumière et vidéo Julien Dubuc

Création sonore Grégoire Durrande

Régie générale Benoît André ou Guillaume Junot

Régie plateau José Da fonséca

Administration Agathe Clanet

Production Compagnie à vrai dire, Comédie de Picardie - Amiens

Co-production Les Déchargeurs / Le Pôle diffusion, Le Service Culturel de Montataire

En partenariat avec

le Ministère de la Culture et de la Communication / DRAC Nord Pas de Calais - Picardie

la Région Hauts-de-France – Nord Pas de Calais - Picardie

le Conseil départemental de l'Oise, la ville de Beauvais

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National

Avec le soutien de La Ménagerie de Verre (Studiolab), de l'ADAMI et de la SPEDIDAM.

Consigne d'écriture

Ecrire un monologue délibératif, comme celui du père dans l'acte trois de la pièce, où l'on doit se demander si la représentation était réussie ou ne l'était pas. On peut passer par toutes sortes de questionnements, d'approximations, de doutes, d'enthousiasmes, etc. On écrit pour soi tout en pensant aux autres.

Objectifs à atteindre

Le monologue délibératif est l'exercice de théâtre pur, comme celui de Lorenzaccio s'interrogeant sur l'opportunité d'assassiner le duc de Medici. Ici, on écrit pour soi, pour les autres, à qui l'on veut en faisant à la fois les questions et les réponses. Le monologue est fortement ponctué de doutes, d'exclamations, d'interrogations, autant de marques de l'indécision. Le scripteur choisit les entrées particulières du spectacle pour en analyser les effets.

Dieu que je n'aimerais pas avoir ces parents-là !
Tirer des valises jour ou nuit..
Perdre peu à peu mes affaires, mes repères.
Et tout ça, à cause de la fuite d'un qui se répercute sur les autres.

Comment ne pas vouloir disparaître derrière tout ce tragi-absurde, et compenser cette rage en donnant des coups de pieds au tas faisant office de souffre-douleur ?
En ce cas pourquoi toi, spectateur, serais-tu épargné ? Autant monter vers le fond, réduire son espace vital, marcher et dormir les uns sur les autres. Vers une échappée sans échappatoire vers le dernier seuil celui où le tort est effacé.

Bang ! La violence même théâtrale tu la sentiras passer. Ce tas de couvertures n'est pas que victime et s'anime entre chaque déménagement.

Si tu n'es pas technophile passe ton chemin ! Le Schmürz ne danse que sous certaines conditions. Et si tu ne supportes pas la fantaisie toujours moderne et politique de ce sacré Boris oui il vaut mieux passer ton chemin.

Mais pourquoi essaies-tu de fuir déjà ? Cruche apporte-nous ce bon plat de pâtes que tu ne rates jamais. Mets-les à l'aise. Ta langue bien pendue, ta présence relie chacun d'eux à la scène.
Dommage que tu aies le cran de dire merde à ces bourgeois enrobés en personnages. J'applaudis silencieusement ta sortie, je sais que ces pièces se désassemblent et que les éclaircissements arrivent.

Et oui, il s'agit d'accepter de ne pas tout comprendre, de s'ennuyer même. Ce sacré Boris aime tellement nous promener. Une dernière consigne de spectateur : manger équilibré avant d'aller au théâtre et si l'on est grand avec une tendance à s'étaler, se mettre sur les côtés. Le confort de la représentation n'est sera que mieux assuré.

AJ

Que dire, qu'écrire, que penser de cette pièce aux personnages déconnectés les uns aux autres ? Tous ensemble sur ce même plateau, s'écoutent-ils, se comprennent ils ? Que vivent-ils finalement ? Je ne sais que répondre. Ces personnages m'ont-ils transporté dans leur univers absurde et singulier ?

Alors, si je ferme les yeux et que je réfléchis, si je m'abandonne à écouter mes réflexions, ce qui est sûr c'est que cette pièce ne m'a pas laissé indifférente. Sortie avec tant de questions sur le sens de la pièce mais aussi sur ma position, je cherche encore des réponses.

Je pense que la pièce *Les bâtisseurs d'empire* questionne, interroge la société, la place d'une famille qui n'est pas maîtresse de son destin. Mais le voudrait-elle si elle le pouvait ? Des parents dans le déni, dans la fuite autant physique que mentale, une jeune fille seule, en conflit mais qui ne nie pas les événements et en cherche les réponses, une bonne, ah la bonne ! Voici un personnage que j'ai trouvé intéressant, autant par son texte que par son jeu et un Schmürz tantôt pourriture, saleté, animal qui s'humanise au fur et à mesure qu'il prend des coups. Mais dans quel but ? Miroir de soi-même, de la mauvaise conscience, image de l'étranger qu'on ne veut pas voir....martyrisé, il en vient à tuer !

Je reste assise, là, perplexe en me demandant si finalement les personnages féminins de cette pièce sont morts ou vivants ? Car, oui, si la pièce nous emmène dans l'univers d'une famille qui dégringole à mesure qu'elle prend de la hauteur, la fin nous montre bien que ce père est la cause de ce désastre. Alors a-t-il abandonné femme et enfant comme il est évident de penser ou les femmes ont elles trouvé finalement un chemin vers la vérité ?
En fait, je crois que j'ai besoin d'une nuit de sommeil supplémentaire...

CB

Je vais devoir parler du spectacle devant Vincent. Toute seule, devant lui ! C'est qu'il

m'impressionne, c'est pas n'importe qui ! Peut monter une pièce de Boris Vian à Avignon, il faut des... Bref, comment trouver les mots ? Dois-je être sincère et dire qu'après un hamburger au repas du midi, j'étais en pleine digestion et que je n'arrêtais pas de bailler quand la voix profonde du père monologuait ? Est-ce que j'ai le droit de dire que je n'ai pas compris la vidéo ? Un cercle ? Moi j'ai même cru voir les ailes d'un ange...oh c'était peut-être le vin blanc... Bref, hum... Non, je vais pas oser, je suis trop timide. Je vais plutôt lui dire combien j'ai aimé ce choix, ce texte, qui nous transporte, combien j'ai adoré la voix de la comédienne (je me suis même demandée si c'était sa vraie voix, dans la vie de tous les jours, pas facile !). Je lui dirai que j'ai failli me lever entre chaque acte pour aller danser avec le Schmürz (bel homme au passage). Voilà, maintenant, je stresse, mes mains sont moites, je rougis. Euh, euh, les autres me regardent. Allez, j'y vais, je remonte dans la salle.

CC

Me voilà assis sur un banc. Je fuis ? Comme le père... je prends de la hauteur ? Les cigales me rincent les oreilles. Les enfants jouent. Il faut que je pense à autre chose.

ET JEN NE PEUX PAS !

SCHMÜRZ !

Je suis mal à l'aise... Presque envie de chialer.

Merde ! J'ai dormi ! Pourtant, j'aime Vian ; Et Vincent est sympathique.

Ou alors, c'est le poulpe à la rouille ? Ce putain de tiramisu ? Je n'aurais pas dû manger la part de Gilles.

J'ai essayé, de bonne foi, de me motiver. Avec la jolie brunette qui jouait Zénobie. Je l'aurais bien emmenée faire un tour sur ma mobylette.

Pourtant, je n'ai pas accroché. Ça n'a pas pris. C'est moi qui suis con ? C'est vrai que j'ose tout. Ou presque.

J'ai pourtant aimé la scéno : les praticables, l'arrivée par la trappe (jeu de souplesse des comédiens ou trou dans le plateau ?)

Pourtant j'ai apprécié le jeu des acteurs. Ils étaient bien, les acteurs.

J'ai aimé cette belle image de Zénobie qui dansait. J'ai apprécié la chorégraphie du Schmürz, sauf pendant les changements de décors. Là : ça m'a gonflé. J'ai aimé le monologue de la fin.

Et ce naufrage... mais... MAIS !

Je suis ressorti avec un putain de malaise.

Qu'est-ce que ça me renvoie, à mon moi profond, du fond de mon crâne ? Trop basique le chauve (moi !) pour apprécier ce beau travail.

Peut-être que c'étaient les décibels de la bande-son ? Les basses, ça me remue les mitochondries, et après, je ne me sens jamais bien...

En tout cas, ça m'a donné envie de relire « Les bâtisseurs d'empire » et de la monter, cette pièce. Oui ! Il FAUDRA QUE JE LA MONTE ! C'est quasi organique.

Et je sais qui c'est que je vais prendre sur ma mobylette. Ce sera pas la brunette !

CG

En ce moment même, des milliers d'hommes et de femmes en transit, fuyant conflits et guerre, tentent d'accoster sur les territoires « pacifiés » pour reconstruire une vie ailleurs.

Dans le même temps, cette même société soi-disant pacifique subit de profondes secousses, remettant en cause ses acquis, ses traditions, son mode de vie : Où vais-je habiter demain ? Pourrons-nous garder la maison ? L'appartement ? Allons-nous devoir échanger le T4 contre un T2 ? Comment nous protéger des voisins - trop bruyants ! - du vacarme de la circulation, de l'école d'en face, du programme NEXITY, de la nouvelle autoroute, de l'aéroport ??...

Cette prolifération semble proportionnée au dénuement de ceux qui dorment à terre, bientôt remplacés par des cailloux, pour effacer toute présence.

La dystopie 2050 annoncée par VIAN un siècle avant nous me fout le vertige à moi aussi aujourd'hui, du haut de cet empire occidental mal fagoté... « Allumer le feu ! », crie Johnny – bien mal en point – tandis que s'effondrent les deux tours jumelles du 11.09.2001...

Le type qui joue dans la pièce, derrière ses airs bonhomme, est une sorte de KING KONG engendré, non par le monde sauvage, mais par l'état le plus avancé de notre civilisation...

Mais avancer vers quoi ? « Nous étions au bord de l'abîme et nous avons fait un grand bond en avant », disait G.W. BUSH... Schmutz, en alsacien, c'est un baiser.

SFR m'appelle à l'instant pour « Faire le point sur mon abonnement ». Putain de merde ! Mais qu'est-ce qu'on fout là ?... Je veux m'asseoir, avant de tomber à la renverse. Tiens, la valise fera bien l'affaire. Le voisin a pris mes chaises, entreposées dans la cave : « Elles servaient à rien, alors, on s'est dit que... » - Mais de quel droit s'est-il servi de MES affaires, ce mec ??

Je commence à avoir chaud. Puis froid. En fait, je ne sais pas, la ménopause efface mes souvenirs d'enfance, mariages et communions ; le jour où je me suis barrée, après un clash avec ma mère.

La vie est un scandale. La mort aussi, non ??...

Le plafond de la cuisine a des fuites et la peinture me coule sur la tête. J'aimerais vraiment crécher ailleurs : je vais demander au voisin de me prêter son lit, il m'a bien piqué mes chaises !!

Si je lui dis avec des fleurs, ça va peut-être marcher...

J'apprends à l'instant que MACRON vient d'engueuler le chef de nos armées :

« Vous n'êtes pas au-dessous des lois ! Et la loi, c'est moi ! », lui a-t-il dit.

Mais pour qui ils se prennent ?

Nous ne sommes que poussières d'empire, et l'empire est éclaté.

Je surfe sur l'écume des jours ; énorme potentiel, dans ce texte....

CS

Ils vont de l'avant.

Ils passent le temps.

Ils s'occupent.

Ils vont ailleurs, changent de lieu car c'est mieux...

Mieux que quoi ?

Ils vont de l'avant ou ils fuient.

Ils passent le temps ou ils ont peur de l'ennui.

Ils s'occupent, écoutent la radio, vont à l'enterrement de Xavier, fondent une famille pour prouver qu'ils existent mais vient la fin d'une existence ou finalement ils n'ont pas pris le temps de regarder autour d'eux et ceux qui les ont accompagnés.

DC

Nous venons de terminer notre repas, direction Théâtre des Lucioles. Nous allons voir les « Bâtisseurs d'Empire » de Boris Vian.

Je me rassure : « Ce n'est pas si obscur que ça Boris Vian, cela peut être plein de poésie ». Je n'ai pas lu le texte, une découverte.

Première impression avant le début de la pièce : on est très mal assis.

Début de la pièce : Pourquoi les personnages montent en haut de la maison, que fuient-ils, une inondation, un cataclysme, une descente policière ? J'ai besoin de me raccrocher à des réalités.

Je vois une forme non identifiable, est-ce un animal ? Il prend des coups. Un chien ? Non il serait mieux traité.

Est-ce que j'ai aimé la pièce :

J'ai aimé le jeu des acteurs, les changements de lumière avec ces effets de décor et de vidéo, la danse du Schmürz qui flotte dans l'espace retrouvant sa liberté. Je ne me suis pas ennuyée

attentive au texte ? Et pour la compréhension, il a fallu le temps de la réflexion, le temps avec Gilles pour tout replacer dans l'Histoire.

DD

Commençons par ce que j'ai vu chronologiquement. Je trouve que le dispositif scénique est sobre et élégant. Au service de la compréhension du texte. Un texte qui me semble être à comprendre sur différentes grilles de lecture, au choix du spectateur, avec ou sans bagage culturel. C'est un avantage du théâtre de l'absurde. Le son, le bruit ambiant et inquiétant installe et campe le décor, emplit l'espace.

Je capte les personnages comme étant ancrés dans l'époque du texte. La famille bourgeoise dans le déni et dans le maintien des apparences. La jeune fille pose des questions, c'est l'élément perturbateur que l'on essaye de contenir. À l'inverse de la bonne qui elle, est réprimandée. Chacun son rôle très stéréotypé, inévitable.

Et là d'un coup de pied on découvre le Schmürz, caché comme une chenille et rangé dans un coin.

Présent discrètement et renié. Au fur et à mesure de la pièce, il prend et envahit l'espace, se redresse en trois temps, comme l'histoire. Du sol à la stature droite. Les changements de décor visibles au plateau lui permettent d'affirmer sa présence, comme un mauvais génie qui danse lorsqu'il est seul sans personne à hanter. De plus je trouve que les temps entre les actes, où les régisseurs interviennent au plateau sont très bien intégrés dans le changement de décor, avec la lumière et le son. Les régisseurs avec leur frontale sont aussi inquiétants que le danseur.

La structure en trois actes permet de rythmer et d'appuyer la compréhension d'un texte dont l'histoire est surréaliste.

Je vois une fuite verticale, absurde. Il n'y a aucune échappatoire. La famille se perd et se dissout au fil de son ascension. On perd des personnages et le décor s'éclate, tout en donnant l'impression de rétrécir.

L'interprétation que je fais de ce texte à deux niveaux :

-la première est politique, à la manière d'une famille juive fuyant le régime nazi et ses persécutions

-la deuxième est globale et me fait penser au chemin de vie d'une famille, l'enfant quittant la cellule familiale en premier. Puis la mère, abandonnée... et le père seul, qui peut-être a œuvré à ce résultat.

Voilà une proposition que j'ai beaucoup aimée car ouverte et libre d'interprétation dans un décor planté.

EC

« Les bourgeois c'est comme les cochons, plus ça vieux plus ça devient bête. Les bourgeois c'est comme les cochons, plus ça devient vieux plus ça ... »

Il est con ou quoi ce bourge de père ?

Le voilà qu'il fuit avec toute sa tribu, et comme si ce n'était pas déjà assez compliqué de fuir, voilà qu'il fuit à la verticale. Mais s'il est bourge ce con de père, il faut qu'il s'encombre en plus de tout le fatras de son statut social auquel il s'accroche pitoyablement, avec ses petits mensonges et ses petites humiliations de la bonniche.

Mais s'il est bourge ce con de père ; il ne sait même pas vraiment ce qu'il fuit : un bruit, une rumeur, une menace ; peut-être même seulement la peur d'une menace !

Mais s'il est bourge ce con de père : pourquoi il traîne sa fille dans ce voyage sans retour et elle, pourquoi elle le plante pas là son ventripotent de père ?

Mais s'il est con ce bourge : il continue à frapper le Schmürz, sans comprendre que le Schmürz, c'est sa propre blessure : plus il le frappe, plus il a mal ; plus il veut le réduire, plus il occupe de place ; plus il veut s'en débarrasser, plus l'autre est présent.

Gilles, il a pensé à Hugo (« L'œil était dans la tombe et regardait Caïn »). C'est normal : Gilles son truc c'est Hugo mais moi c'est plus Steeve Waring : « Le jour suivant, le matou revient, le jour suivant, il est toujours vivant ! »

Ben tu vois, c'est pas plus facile de se débarrasser de son vieux chat gris que de son Schmürz ! Déjà qu'il n'avait pas réussi à temps à vendre sa fille au fils du voisin !

Mais s'il est con ce bourge ! Et pas que ! Méchant avec ça ! Comment qu'il lui a cloué sa planche de salut, au visage à sa rombière ! Il te les a tous éparpillés, éliminés un par un : il y a plus que lui et le Schmürz. Le voilà en final le con de bourge en final contre le Schmürz : « *On est en finale, on est en finale !!!!* ».

Il est con ce bourge...

JNM

J'ai aimé la pièce Vincent ; ta pièce. Après tout, j'ose le dire car après tout Vian est mort... bon soit... ;) et ne dit-on pas que le metteur en scène a une place considérable dans la vision d'une œuvre ? Qu'il est auteur à part entière ?

Je me suis assise dans le fauteuil de ce théâtre, dans le cockpit de cet avion et je suis partie pleinement à l'aventure.

Je suis cependant sortie avec plein de questions dans la tête.

J'ai besoin de mettre du sens à tout cela ; alors voilà mes interprétations du texte. (Comme j'adhère parfaitement à la mise en scène « sciencefictionesque » que tu as faites je n'en parle pas... c'était un très bon sentiment qui a duré tout le long de la pièce d'une mise en scène juste voilà).

J' imagine dans un premier temps que les membres de cette famille bourgeoise fuient la guerre, cette guerre qui les pousse dans leurs retranchements. Cette guerre qui leur apparaît aussi sous la forme du Schmürz, qu'ils ignorent et repoussent violemment. Alors pour survivre un peu encore, ils se rattachent à leurs valeurs, leurs privilèges. Cette guerre les rattrape : ils ne peuvent y échapper, elle les supprime les uns après les autres.

Le père s'en sort seul finalement grâce à sa cruauté et sa fourberie. Et là, sur ce toit il représente l'homme nu dans toute sa fragilité face aux armes, aux bruits du monde. Dans sa bêtise, le père sort une arme et reproduit le schéma qu'il fuit. Il figure le caporal, son propre bourreau. On le sait maintenant, c'est lui le coupable, l'unique responsable du désastre et de sa perte. Lui qui aimait tant la nature et l'amour, lui qui souhaitait sans reflleurir son balcon de jolies plantes pleure tout ce qu'il a perdu.

L'homme tente de conquérir le monde et tous ses territoires... Ceux-ci se retirent, se dégradent pour ne plus devenir que peau de chagrin (cf changement climatique) L'homme n'est plus qu'un prince sur une planète réduite à néant, au chaos, à la guerre.

J' imagine dans un second temps le Schmürz comme la paranoïa, la peur de l'autre ou de la nouveauté.

Cette maison c'est le cerveau de l'homme : incapable de se remettre en question par bêtise ou par obstination, il refuse le changement et reste dans la réalité réduite de ses certitudes... pour finalement basculer dans la folie.

Interroger le monde, c'est s'adapter à lui pour mieux lui survivre.

JP

Tiens, Schmürz est le mot que j'emploie pour désigner un objet dont je ne trouve pas le nom au premier abord. « Hé, fais-moi passer le schmürz, là, sur la table ! »

J'apprends que schmürz peut dire « douleur » et l'on pourra le comprendre tout au long de la pièce.

Schmürz, pour moi, c'est donc l'objet, l'inanimé, le presque insignifiant, ce qui ne compte donc pas.

NOIR. Une famille surgit, fuyant on ne sait quoi. Ils babillent. Ils s'installent. Ils s'émerveillent de leur nouvel appartement. Ils se voilent la face. Sauf la fille, l'ado, celle dont la parole n'est pas prise en compte. Et puis, il y a ... Il y a, sous l'estrade, une forme qui m'interpelle. Recroquevillée dans son cocon. Un Ver. Ça me rappelle un sans-abri, allongé dans son sac de couchage de fortune, recroquevillé pour qu'on l'oublie ou pour qu'il nous oublie. Et puis, les coups vont commencer, chaque fois un peu plus fort. Le père et la mère de famille font comme

s'Il n'était pas là, qu'il n'existait pas mais le frappent quand même au détour de conversations insignifiantes. Le comble de l'humiliation, en somme !

Chaque coup me fait sursauter, de plus en plus. J'ai presque envie de détourner mon regard. Je me dis que la violence au théâtre est celle qui m'atteint le plus, même si c'est « pour de faux ». L'émotion et l'empathie se rejoignent. Je souffre avec celui qui souffre.

SCENE FINALE. Il ne reste plus que le père, enfermé dans sa paranoïa et le Schmurz, qui est maintenant debout. Un homme. Son regard est déterminé. Il n'acceptera plus d'être la victime, le bouc-émissaire.

NOIR. Applaudissements. Une question reste là. Qui est le Schmurz ? Je n'ai pas de réponse ou j'en ai trop. C'est celui qui n'est rien mais qui finit par être le dernier à exister.

Celui qui se libère.

MS

Le Schmurtz, un rôle ...

- Non mais vraiment ! On m'aurait dit : tu peux aller à Avignon, tu auras un rôle sur scène, mais il y aura quelques sacrifices (ou efforts) à faire, mais ne t'inquiète pas, ça se passera bien ... Est-ce que j'aurais dit oui ? Je ne sais pas ... Tout dépend des « sacrifices »...
- Il fera plus de 35°C ...
- Même pas peur !
- Oui, mais ... tu seras toujours sur scène et tu n'auras jamais l'occasion de boire...
- Ah... En même temps, c'est tellement génial de pouvoir être sur scène ! Ca me tente... On ne m'oubliera pas de sitôt !
- Il faut que je te dise... Tu vas jouer tout le premier acte cachée sous une couverture...
- Ah... 35°C tu disais ? Et... sous une couverture ? Euh... Je ne sais pas... Et comment va-t-on se souvenir de moi si je suis cachée ? Est-ce qu'on entendra ma voix au moins ? Parce que... sous une couverture... la voix ne porte pas...
- Oh ! Ne t'inquiète pas, tu n'auras pas de texte...
- Ah... Et qu'est-ce que je ferai alors sous ma couverture ?...
- Et bien... Tu vas prendre l'espace petit à petit... Te déplacer discrètement, avec fluidité... Tu seras chenille, cocon, chrysalide, papillon...
- Papillon ???
- Oui, au fur et à mesure, on te découvrira. Ne t'inquiète pas, on finira par te voir. Tu feras tomber la couverture !
- Ah ? Finalement, ça a l'air pas si mal...
- Bon, par contre... II va falloir prendre quelques coups...
- Comment ça des coups ???
- Eh bien, ce personnage n'est pas trop accepté par les autres, tu comprends ?
- Ah... Mais je vais me retrouver en schtroumpfette recouverte de bleus !
- Non ! Tous les coups ne seront pas « vrais ». On va les « travailler »...
- Ah... bah... En fait, si on m'avait dit tout ça, est-ce que j'aurais accepté ? Je ne sais pas... Mais en tous cas, quand je vois ce que le comédien-danseur ou danseur comédien a fait de ce rôle... Je suis... impressionnée... Quelle performance !!! Merci ! Respect ! Et bravo !

SD

Bon... (silence)... Voilà... (silence)... Je regarde à nouveau mon ticket d'entrée puis mon flyer... mais je sens bien que ça coince. Je suis perplexe. Ce titre, cet OVNI que je viens de découvrir. C'est quand même du Boris Vian quoi ! Et aussi du Vincent... et puis ça ne me laisse pas indifférent non plus d'ailleurs... mais je n'ai pas les mots là. Ça ne ressemble en rien à ce que j'ai pu jouer ou lire précédemment.

Je n'ai pas les clés, les références sûrement, pas les éléments de comparaison ? ça doit être cela.

Je me sens un peu bête et puis je n'ai que des pourquoi dans la tête :

Pourquoi grimper d'un étage dès que le bruit apparaît, et ne pas découvrir de quoi il s'agit ?

Pourquoi Sénobie disparaît ? Et comment ?

Pourquoi Cruche est-elle la seule à prendre son destin en main, et où va-t-elle ?

Et lui ? Le père ? Comment il ressemble trop à Jean-Marc Thibault ?

Zut, je m'égarer là, digression de mes neurones.

Hey, mais je pourrais peut être aller voir sur Wikipedia ce qu'ils en disent ?

Non, oublie Stef, trop facile !

Bon...réfléchissons alors...

Etrange cet immeuble, ambiance Amélie Poulain : Genet et ses lieux atypiques, ses personnages atypiques, ses ambiances atypiques...

Ah oui !!! J'ai ce flash là d'un coup... un film culte en noir et blanc, King Kong en haut de son building, avec les schmürz-hélicos menaçants qui lui tournent autour !

Ou sinon....Ils gravissent les étages, tentent d'atteindre le « Level Final », perdent des vies, finissent « Game Over »... N'importe quoi Stef, Boris Vian et Super Mario maintenant, faut arrêter la fumette !

Et si ? Et si ce schmürz représentait la mort, qui finit fatalement par nous rattraper, mais que nous occultons tous, sujet tabou en Occident, déni des parents hypocrites sur scène.

Bon... laissons murir... ça dérive trop là. En même temps, impossible de rester dans l'ignorance.

Vincent ? Gilles ? je compte sur vous messieurs. Au moins quelques pistes pour m'aiguiller dans ma réflexion. Envie de bâtir ma connaissance moi, avec ou sans schmürz.

La fiesta **A**

Lundi 17 juillet
22h
Cour d'honneur du
Palais des Papes

Durée : 1h30

« Je crois que la fête est à la fois l'expression et la nécessité de ma culture. » Moment précis et codifié du spectacle flamenco au cours duquel les artistes sonnent le final en changeant de rôle (fin de fiesta). Manifestation d'une certaine culture espagnole qui traverse l'année de fêtes populaires en temps sacrés avec les carnavaux et les pèlerinages.

Quand Israel Galván pense à ces instants, le chorégraphe andalou revoit des artistes pour lesquels la fête s'apparente au travail et perd sa nécessité intérieure, ou encore des milliers de gens pris en étau dans les rues, incorporés dans des foules compactes dont on ne peut s'échapper. Pour lui, ces fêtes n'ont rien à voir avec celles de sa communauté, avec la vie de famille. Des fêtes intimes qui « laissent apparaître une certaine violence, un certain érotisme dans une sorte de libération générale ». Autour de lui sont réunis des danseurs et des musiciens atypiques (Emilio Caracafé, El Junco, Ramón Martínez, Niño de Elche, Uchi) et pas exclusivement flamencos (Eloísa Cantón, Minako Seki, Alia Sellami), car il aime penser qu'une voix devient flamenca dès qu'elle se pose entre flamencos. Israel Galván ne tente pas seulement de restituer la vérité de sa fête, inconnue du grand public, une vérité qui ne peut souffrir d'une séparation entre les différents arts qui la composent et encore moins d'une trop grande préparation, il cherche aussi à éprouver cette sensation interdite aux grands solistes de son art : faire corps avec le groupe, éprouver une sensation plus vaste que lui. Installer sa Fiesta dans la Cour d'honneur le lui permettra.

Avec Eloísa Cantón, Emilio Caracafé, Israel Galván, El Junco, Ramón Martínez, Niño de Elche, Minako Seki, Alia Sellami, Uchi

Conception, direction artistique et chorégraphie Israel Galván

Dramaturgie Pedro G. Romero

Collaboration à la mise en scène Patricia Caballero

Scénographie Pablo Pujol

Lumière Carlos Marquerie

Son Pedro León

Costumes Peggy Housset

Assistanat à la mise en scène Balbi Parra

Production A Negro Producciones

Coproduction Festspielhaus St. Pölten, Théâtre de la Ville/La Villette-Paris, Festival d'Avignon, Théâtre de Nîmes Scène conventionnée pour la danse contemporaine, Sadlers Wells-London, Movimentos Festwochen der Autostadt (Wolfsburg), MA Scène nationale - Pays de Montbéliard, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg, Théâtre de l'Archipel Scène nationale de Perpignan, Teatro Central de Séville

Avec le soutien de l'Agence andalouse d'institutions culturelles - Junta de Andalucía, INAEM - Ministère de l'Éducation, de la Culture et du Sport d'Espagne et pour la 71^e édition du Festival d'Avignon : Adami, Fondation BNP Paribas

Avec l'aide du Grec Festival de Barcelona, Temporada Alta - Festival de Tardor de Catalunya (Gérone), Aichi Prefectural Art Theater (Nagoya)

Consigne d'écriture

Vous choisissez de vous remémorer très précisément quelques images du spectacle et d'associer chacune d'entre elles à une couleur, un son, un mouvement. Vous rédigez ensuite une série de courtes phrases dans lesquelles vous faites entrer ces notions qui seront autant d'instantanés de la Cour d'honneur. La plus grande liberté d'écriture vous est accordée.

Objectifs à atteindre

L'exercice a pour but de favoriser l'émergence des images, des sons et des mouvements dans l'énoncé proposé. L'écriture prend une tournure inattendue et poétique car elle sollicite davantage l'impression que le compte rendu. Dans un spectacle comme La Fiesta, dont le propos se dilue dans un ensemble festif, l'émotion du spectateur est en fait mise à contribution. La suite de phrases restituée, non pas l'atmosphère mais une forme de liberté d'écriture de manière presque aléatoire.

C'est quand on entre... cette scène immense, ces bruits de pas sur les gradins... tous ensemble spectateurs d'un soir... attentifs déjà à la scène. Compter le nombre de chaises, revenir au programme, remarquer les praticables, imaginer les pas, revenir au programme, parcourir la cour du regard, écouter le bruit de la foule, revenir au programme, prendre déjà tant de sons et de couleurs...

Les bras en l'air. Olé. Dos cambré, regard qu'on imagine fier et chargé de défi. Olé. L'Espagne. Corrida, flamenco, tout ça dans un corps tantôt homme tantôt femme tellement présent même si petit de la-haut. Un mouvement en courbe comme un gigantesque bras d'honneur au suffisant qui quitte la cour, déifiant celui qui reste, l'attendant presque, tapes sur le corps, le pousse encore plus, vas-y camarade, permets-moi de danser, et si tu t'arrêtes je peux bien continuer.

Frêle silhouette se déplaçant à pas comptés. Traverser ce grand espace en pointillés. C'était plus facile pour cette chaise de bureau. Tu suis la ligne, ta voix nous arrive. Une intensité face à cette foule qui t'écraserait presque. Une force dans l'éclat sous cette perche sonore démesurée.

À toi seul tu fais flamenco. Puisque tu es là, que les mouvements répétés tracent un pont entre tous, éclatés à divers endroits de la scène. Des petits pas résonnent encore, il te faut migrer à l'autre bout. Tu en fais des kilomètres juste pour danser.

Frêle silhouette déridée sans ombre dessinée.

Qu'est-ce que tu chuchotes-là ? Je tends l'oreille au maximum, je ne saisis pas. Si en plus c'est de l'espagnol...

Que chuchotes-tu à l'oreille de ces drôles de gars qui dansent et tournoient ?

AJ

Rouge,

elle entre en scène, fière, campée dans sa robe à carreaux, la voix haute, forte, juste, elle s'assoit, pilier de cette « famille ».

Vert,

tantôt l'un derrière l'autre tantôt côte à côte, deux jumeaux à l'allure loufoque : quatre mains, quatre pieds rythmant cette fête à ciel ouvert.

Noir,

une autre femme, un tabouret, toujours cette voix, elle tourne.

Blanc,

tous sur les tables, ça saute, ça valse, le verre, les chaises, même la gitane qui résiste, du bruit, des étincelles, un joyeux bordel !

Rouge,

elle sort d'on ne sait où, cachée sous une table, dans sa belle robe rouge, elle apparaît verticale, les bras en l'air.

Blanc et rouge,

dans sa folie, en voilà un qui se jette à trois reprises contre une table : aïe, du bruit, des chocs Bam Bam Bam.

Blanc, rouge, vert, noir, bleu,

feu d'artifice, le danseur à l'allure androgyne parcourt l'espace, du sol au mur, il rampe, , saute tombe, danse, la voix : son corps tout entier qui résonne.

CB

Tout a commencé par une ascension vers le firmament du théâtre.

Clac, clic, vite une photo souvenir avant de ranger les appareils.

Le jour ou la nuit ? On ne sait plus vraiment.

Et puis, c'est la totalité : ça bouge de partout ça bruite dans tous les sens.

A genoux, sur les fesses, ça descend les marches en pénitences. Ca s'excuse, ça va faire mal.

Attablé avec une nourriture sonore.

Le reste devient flou, un peu inaccessible.

On attend le retour du virtuose qui emportera la foule.

Finalement c'est la douleur, le cri, l'effroi ou la rage qui emportent les méprisants.

Mais peu importe, on claque à leurs face un rythme endiablé. On s'époumone, on gratte, on pleure. On. Oui on est « on » et plus « eux » « ça » « vous ».
On est empli de lumières, de rouge, le boudoir, la danse lancinante.
Un mélange de joie, de tristesse, de honte, de révolte nous envahit.
Et là, c'est la descente. Bam, le moindre bruit nous interpelle. On est fatigué. On a fait la fête toute la nuit.

CC

Image 1

Il est là, le gros rouge, qui hurle d'une façon incroyable comme si on lui arrachait tripes et viscères. Il se secoue la bidoche et ça fait des trilles. D'un coup : une fille traverse le plateau à quatre pattes. Elle écarte délicatement le verre brisé. Son chant est très beau. Et c'est à ce moment-là que la houle haineuse du public et ses cris insultants se lèvent comme une tempête. Ça se siphonne dans un grondement de chiotte qui se vide. La bête immonde n'est pas morte. Mais elle a été vidée comme un vilain caca.

Image 2

Sifflement. Raclement. Grincement. Ça va, ça vient. L'horloge. Le temps. La vie, la mort. C'est la fête. Et sur le mur, l'immense silhouette du Dieu danseur dans le rougeoiement d'un brasero.

Image 3

Le danseur, désarticulé, démantibulé, marionnette prise dans la transe. Transe-mutation. Alchemia ! Le rouge du fourneau. Le type boue, grille, il s'agite frénétique, homme ou femme et tout cela en même temps. Dans le cliquetis infernal de ses talons sur le bois du plateau.

Image 4

Tremblement des talons, rafales et martèlement. Pluie de verre et de porcelaine brisée, ça étincelle dans la nappe lumineuse et blanche et c'est sonore comme une pluie vivante.

CG

C'est un insecte, un scarabée tombé du ciel et dévalant progressivement les gradins au son d'une rythmique crépitante. Un accident du public qui se débat, gesticule, arrive à grand peine sur le plateau, qu'il envahit peu à peu.

Il rampe, joue des pieds et des mains pour entrer dans la lumière, guidé par le rythme comme par les silences. C'est une lutte patiente et acharnée, mobilisant toutes les solutions corporelles...

Puis, simplement, il prend possession de l'estrade, comme on prend une place forte, une citadelle: il est dans la place. On peut respirer.

NOIR. Sol y sombra. L'insecte est en noir. Il déplace l'air autour de lui. La colonie familiale se déplace en lignes verticales, horizontales, brisées; marchant au pas, se levant ou s'asseyant tour à tour.

La CEREMONIE commence. Ils chantent comme on psalmodie. Ils crient, aussi. Ils chuchotent, parfois, parlent du ventre: C'est une *bucchanale*.

Ils accompagnent le sacrifice de l'homme qui va se donner corps et âme, à LA FÊTE, jusqu'au bout de la nuit, pour l'y entraîner; complices et indifférents, ils SAVENT.

L'homme se tort, il renverse son costume comme on se retournerait la peau; il l'arrache de son dos, le pétrit, le retourne sur sa tête avec violence. Il piétine, tambourine. Son visage devient le masque de l'effroi, la béance du néant.

La tête du bouc se fracasse contre les murs, tandis que la tribu, autour, poursuit son errance aléatoire - et impassible.

Et je comprends alors pourquoi ils sont là, pourquoi ils sont venus ici, ce soir: ils sont dans cette arène pour défier la mort, repousser les murs, renverser les tables et dire à toutes les statues de la chrétienté, combien ils existent, combien ils S'Y CROIENT, et combien le monde est beau dans la colère de vivre.

CATHARSIS.

CS

Malgré les allées et venues sur les gradins, les discussions des spectateurs, il règne une ambiance apaisante dans cette Cour d'honneur, on a l'impression que la ville à l'extérieur s'est endormie avec les martinets qui ont disparu du ciel et dont le bleu s'éteint tout doucement. Et là, la blancheur du claquement des mains des musiciens m'entraîne dans un rythme multicolore.

Je vois rouge lorsque le cri du comédien énerve quelques spectateurs bien ternes qui manifestent leur mécontentement.

Mais le chant ensoleillé de la gitane me ramène et je zigzague avec le danseur sur le zinc.

Toute la nuit m'enveloppe lorsqu'il remplit la Cour d'honneur de ses coups de talon sur le parquet. Boum !

DC

Instantané en couleurs au Palais des Papes :

Un grand moment de culture populaire Espagnole au Palais des Papes haut en couleurs.

Vert des survêtements des ados en quête de sons et de bruits de fêtes.

Rouge de la robe de la Mamma dansant doucement dans la cour des Papes, rouge de la passion pour la danse et la fête.

Rouge du sang du taureau chargeant la barrière.

Noir de la fureur de la vie, de la tristesse et des larmes du deuil.

Explosions blanches surgissant des pas des danseurs, feux d'artifices de percussions improvisées.

Ombres grises des danseurs devenus gigantesques sur les murs du Palais des Papes.

DD

Quand ils se regroupent à jardin autour du praticable à l'avant de la scène et forment un groupe compact qui se met en transe quasi chamanique, blanc bleuté, sautillant en bloc.

Quand la femme en robe rouge joue les Marie Magdalena enchaînée, rouge corps en croix de Saint-André.

Quand le danseur principal, au physique androgyne avec sa fleur dans les cheveux, tournoie sur les genoux en façade, blanc et noir.

Quand tous les personnages montent sur les praticables à ressorts, en font s'asseoir quelques-uns sur des chaises et sautent pour remuer le tout, cliquetis et basses intenses.

Quand les deux personnages en maillot de foot entrent sur scène en se suivant et tapant des talons, vert. (Ça porte pas malheur sur scène ?).

EC

Le spectacle commence à peine, mais le danseur ruisselle déjà de sueur. Couché au sol, il rampe et roule avec difficulté et ses habits moites chuintant sur le sol laissent derrière eux une trace éphémère.

Atablée avec les autres convives, la Mamma de rouge et de noir jette et rejette négligemment son collier sur la table qui résonne métalliquement, comme le feraient des perles roulant au fond d'une casserole.

Sapés comme des supporters du Betis Séville, les deux jeunes musiciens, assis côte à côte, frappent dans leurs mains à gestes secs et nerveux, et curieusement, rien d'autre que leurs mains ne semble bouger dans leur corps.

Comme des enfants joueraient à se bousculer pour se faire tomber, ils frappent et secouent les estrades montées sur des pieds à ressorts, jusqu'à ce que tout ce qui s'y trouvait se fracasse joyeusement en scintillant, laissant les danseurs dans des attitudes fragiles, mouvantes, déséquilibrés.

Les talons rappent le sol rugueux du praticable, et le grattement grave semble descendre de la façade de pierre.

Un peu balourd, mais consciencieusement, le chanteur s'élance avec constance vers le praticable dressé en paravent, et s'y écrase dans un bruit sourd et mou et sous les rires moqueurs du public.

Comme on nagerait avec précaution dans une eau encombrée de débris, elle progresse lentement, à plat ventre, en écartant délicatement de ses bras ouverts, les débris de vaisselle de la fin de fête.

JNM

Mais que fait-elle cette femme ? Elle s'agenouille au milieu de tout ce verre scintillant à terre. Elle le repousse consciencieusement, laissant sa trace derrière elle... elle tente de se frayer un passage au milieu de tout ce fracas, de toute cette résonance.

Son individualité résiste, à ses périls bien sûr, elle se crée une voie au milieu du chaos des étoiles éparpillées au sol. Et soudain surgit de nulle part son pleur.

Après un long moment d'incompréhension, de doutes, de frustration, enfin j'entrevois la beauté. Je m'émeus et m'émerveille.

Entouré d'un groupe à la voix forte et puissante il danse, tapant, frappant, tressautant, dans un rythme infernal, baigné d'une lumière incandescente.

Je n'en peux plus, je ne veux plus... je tente tour à tour de fuir, de me dominer, de survivre, mais je ploie sous la force du son et de la fureur qui émane d'eux.

Ils gagnent... j'ai beau tenter de lutter, je ne peux pas y échapper, je me tords, j'ai mal dedans.

Je crois que je n'ai pas trouvé ma place au sein de la famille ici avec eux, en tout cas pas dans la fiesta.

J'ai essayé pourtant.

JP

Au début, il n'y avait rien...

Clap clap / clap clap clap. Un Homme, une Femme. Le monde se crée. Un être à deux têtes, à quatre pieds apparaît qui s'agglomère au rythme primitif.

BOUM BOUM BOUM. L'univers accouche d'une nouvelle créature, au fond du public.

Ensuite, celle-ci glisse dans les travées jusqu'au bord de la scène.

NOIR. Cette nouvelle créature, androgyne, avant de se lever et de marcher, sait déjà danser.

Ce monde qui se crée sous nos yeux est à la fois étrange et familier. Une mythologie primitive dont les personnages sont loin de nous, petits. Ils occupent pourtant tout l'espace, ils occupent les corps. Ils y a des spectateurs qui acceptent de se joindre à ce chaos organisé ou qui le rejettent en bloc, violemment.

MS

Frrrrr... Frrrr... Ssssss... Frrrrr Un pied qui glisse sur un praticable... on dirait une caisse claire ! Tap Tap Tap Tap Tap Tap Tap Vert ! Du vert sur scène au mon dieu ! Mais que va-t-il se passer ?

Boum ! Schling... schling... schling ! Boum ! Schling... schling... schling ! Des pieds qui tapent sur des « tables » et une pluie de verre, de cailloux, tombe...

Boum ! Boum ! Boum ! Boum ! Mais qu'est-ce que c'est ce bruit tout là-haut ? Il y a déjà des personnes énervées ? Que fait-il ? Olala... Il descend sur les fesses... ou les genoux... tu as vu ?

On dirait qu'il a un chignon ou alors une fleur dans les cheveux... la descente doit faire mal !

Rouge... robe... Sang... Crucifixion... où est le lanceur de couteaux ? Je ne veux pas voir ça... Noir... glissements au sol... retournements... rythmes... talons, pointes, talons, pointes !

Olé ! Ah non, ça on ne l'a pas entendu (mais attendu ;-)

SD

Tels des Don Quijote de la « Liga del Enseño », nous nous jetons contre les moulins à vents de la Haute, de l'Elite. Changement de lumière, le cœur palpite et la fête peut commencer. Taureau jeté dans l'arène. Chacun de nous mène son chemin, aux quatre points cardinaux, au fil des propositions artistiques. Désordre en fait ordonné, comme un Guernica revu et corrigé à la Andy Warhol : du rouge, du jaune, du vert.... Et des éclats : de lumière, de rires, de sons, de bruits, de corps, de verre...

Bercé par la musique des Gipsy King, un Jacob Delafon ou Villeroy & Boch andalous s'égosille, en vocalises déchirantes et plaintives, sanguines presque. Sanguin comme le rouge de la robe de la danseuse dont on imagine les pas et le déhanché, pourtant immobile. Souvenirs de poupées de collection dont raffolait ma petite sœur.

Chaleur de la nuit, clair de lune, brasier autour duquel chantent les cordes de guitare. On craint presque, attablé et gorgé de sangria, le ballet incessant des « mosquitos », tandis que les jumeaux espagnols Duponte et Duponto, rythment frénétiquement des mains la cadence des corps, des souffles, des battements de cœur.

Trois immenses façades de pierre chaude, et ce quatrième mur de chair et d'os, forment un écrin soyeux où tout prend vie et s'évapore vers le ciel. Immense Ryad évoqué par la voix et les intonations typiques de la chanteuse.

Et puis... fin de partie. Dans les gradins les supporters, sont partagés. Euphorie pour ceux qui estiment que leur équipe a vaincu, colère pour le camp adverse. Le stade s'éteint. La foule s'éloigne. Et moi ? J'attends le match retour, avec impatience.

SH

Ibsen hUis

Mardi 18 juillet

22h

Cour du Lycée Saint
Joseph

Durée : 4h

Les personnages qui arrivent au plateau incarnent la même silhouette. Sont-ils cousins, soeurs, filles et fils d'un unique personnage imaginé par Henrik Ibsen ?

Que révèle la maison-mère pensée par Simon Stone ?

À partir d'un lieu central, d'un centre nourricier qui trône sur l'immensité du plateau de la cour du lycée Saint-Joseph, le metteur en scène australien décide de proposer une architecture en kit à l'image d'une généalogie : chaque chapitre de la vie de

cette famille est une pièce, la maison se pèle et s'ouvre comme un fruit, les spectateurs passent d'une œuvre à l'autre.

Avec une continuité dramaturgique réexplorée, il questionne, dans cet Ibsen huis, les problématiques familiales par temps de crise, les blessures qui n'ont pas guéri. Chambre, cuisine ou encore grenier de cette maison de vacances portent en eux les traumatismes et les affrontements, mais aussi les souvenirs heureux.

À partir de sa propre expérience, Simon Stone mêle la vie d'individus croisés aujourd'hui et le bestiaire de personnages si chers à Ibsen : ceux qui soulèvent le drap recouvrant les mensonges de la vie quotidienne.

Écriture au plateau, performances d'acteurs choisis avec soin, dramaturgies plurielles se jouant des deux derniers siècles, Ibsen huis est une pièce qui emprunte de nouvelles trajectoires théâtrales pour continuer à questionner l'Homme et son instinct de survie. De quelle manière se bat-on pour avancer dans un monde anormal, quand les situations anormales étaient jusqu'à présent la norme ?

Avec Claire Bender, Janni Goslinga,
Aus Greidanus jr.,

Maarten Heijmans, Eva Heijnen,

Hans Kesting, Bart Klever, Maria Kraakman, Celia Nufaar, David Roos, Bart Slegers

Texte et mise en scène Simon Stone

Dramaturgie et traduction Peter van Kraaij

Musique Stefan Gregory

Scénographie Lizzie Clachan

Lumière James Farncombe

Costumes An D'Huys

Assistanat à la mise en scène Nina de la Parra

Production Toneelgroep Amsterdam

Avec le soutien de Gert-Jan et Corinne van den Bergh
et pour la 71e édition du Festival d'Avignon : Dutch Performing Arts Fund

Consigne d'écriture

Dans une suite de sentences ou d'éloges, vous formulez autant de jugements personnels sur le spectacle. Vous devez néanmoins commencer chacune des phrases par : « Simon Stone exagère quand... » ou « Simon Stone a raison quand... ». Vous ne vous censurez pas. Dites ce que vous avez sur le cœur après avoir vu ce spectacle.

Objectifs à atteindre

Il s'agit d'un exercice à forte implication personnelle dans le compte rendu de la représentation. Les avis doivent être tranchés, et la consigne d'écriture va précisément dans ce sens. Le spectateur assène au lecteur ce qui relève pour lui de vérités absolues, à partir de deux entrées possibles : Je déteste ou j'adore. Dès lors, la suite de jugements de valeur sur Ibsen Huis, spectacle étonnant par sa radicalité et son huis clos, devient l'épicentre de la colère ou de la louange.

Simon Stone a raison quand pour donner à voir la tragédie familiale il convoque plusieurs temporalités.

Simon Stone a raison quand il fait jouer à des acteurs plusieurs rôles - surtout très bons - il faut penser à économiser !

Simon Stone a raison quand il annonce que pour faire table rase du passé il faut tout brûler.

Simon Stone exagère quand en quatre heures il rassemble le meilleur du pire : viol, meurtre, inceste, incendie, déni, et qu'en plus il surajoute la question de l'accueil des migrants !

Simon Stone exagère car quand même dans certaines familles tout se passe bien et tout le monde s'aime.

Simon Stone exagère de ne pas nous inviter à entrer dans cette maison de poupée, nous aussi on aimerait jouer !

Simon Stone exagère de prendre une langue sans le moindre référentiel pour résonner à Avignon.

Simon Stone exagère d'aspirer tout le budget culturel dédié à la création.

AJ

Simon Stone exagère quand il choisit de monter une pièce avec des néerlandais ; s'il avait choisi des Français, on aurait eu moins mal au cou !

Simon Stone a raison quand il nous fait passer d'une époque à une autre grâce à un plateau tournant : même si ça donne le tournis, un peu comme des enfants, il nous tarde de voir ce qui a bougé de l'autre côté pendant ce temps.

Simon Stone exagère quand il met en scène une famille complètement tordue et malsaine, c'est pas comme si ça pouvait exister dans la vraie vie...

Simon Stone a raison quand il nous permet de regarder à travers de grandes baies vitrées une réalité des plus effroyables, heureusement les portes sont fermées, on reste tout de même protégés.

Simon Stone exagère quand il fait référence à Ophélie Winter, quoi ? Il aurait pu au moins choisir Mireille Mathieu !

Simon Stone a raison quand il propose une pièce où s'exacerbent tous les vices et la violence familiale et tout ça dans une maison de vacances.

Simon Stone exagère quand il fait une si belle proposition parce que maintenant il faut que j'apprenne le néerlandais et de que je lise toute l'œuvre d'Ibsen !

Simon Stone a raison quand il choisit ses comédiens car quelle performance !

Simon Stone a raison quand il décide de faire brûler la maison car entre l'alcool, la drogue et le sang, ça aurait été trop long de tout nettoyer.

Simon Stone exagère quand il met sur scène 11 comédiens et une grande maison en kit, car on n'aura jamais les moyens de programmer ça à la Ligue de l'enseignement !

CB

Simon Stone a raison quand il choisit l'univers d'Ibsen pour parler de la famille.

Simon Stone a raison quand il emploie un comédien pour plusieurs personnages.

Simon Stone a raison quand il affiche les dates, sinon, on s'y perdrait vraiment.

Simon Stone a raison quand il construit une maison entière pour le décor.

Simon Stone a raison quand il déconstruit la maison au fur et à mesure.

Simon Stone a raison quand il diffuse Gainsbourg et Joy Division, symboles du tourment.

Simon Stone exagère quand...non il n'exagère en rien.

CC

Simon Stone exagère quand il me vrille le nerf optique à force de mouvements de globes oculaires (mais je ne suis pas sûr qu'il soit exactement responsable).

Simon Stone a raison quand il met à nu, en démontant la maison, l'immondice et la pourriture de cette famille.

Simon Stone a raison quand il traite le récit de manière cinématographique, car c'est un récit qui passe par l'image.

Simon Stone exagère quand il monte ce spectacle avec des hollandais parce que c'est moins facilement accessible qu'en français.

Simon Stone a raison quand il mélange les époques au point de faire cohabiter deux interprétants du même personnage.

Simon Stone a raison quand il traite la question de l'abus sexuel en dénonçant les phénomènes de complicité passive qui laissent le champ libre au malfaisant.

Simon Stone exagère, mais avec raison, quand il met en scène des comédiennes et des comédiens dénudés. Il faut mettre à nu l'horreur, débusquer la bête immonde.

Simon Stone a raison de mêler le problème des migrants à cette histoire d'inceste familiale. Cela participe des mêmes principes d'abus de pouvoir et de lâcheté.

Simon Stone exagère quand il emploie un ingénieur du son qui n'est pas foutu de trouver une solution pour éviter la batterie dans le dos de la jeune fille en slip.

Simon Stone exagère quand il ne fout pas le feu à la maison, mais il a raison parce que la fumée, ça pique les yeux.

Simon Stone n'exagère pas quand il utilise cette maison aux parois de verre qui nous renvoie inmanquablement aux émissions de télé-réalité.

Simon Stone a raison quand il exagère, et il exagère quand il a raison et il a raison d'exagérer.

Simon Stone a raison de la faire exprès plutôt que semblant.

CG

Simon STONE a choisi - à juste titre - de revisiter la "MAISON IBSEN": c'est en pénétrant à sa suite dans ce vivarium naturaliste que nous pourrions ausculter les maux de notre "géniale logique".

La cuisine et la chambre sont les deux entrées scéniques de ce lieu nourricier et concepteur d'où, curieusement, les sanitaires sont hors-champ : mer, lac... il n'en reste pas moins un pôle d'évacuation, voire, de liquidation, des tragédies qui font retour sous forme de lointain fait-divers.

Mais avec cette "Maison-Monde", le metteur en scène n'a-t-il pas, lui aussi, péché par hubris en voulant créer l'objet théâtral parfait, à l'instar du personnage de CEER et de sa maison idéale, censée conquérir le marché, urbi et orbi(te) ?....

De fait, que ce soit l'une ou l'autre, les parois et les codes voleront rapidement en éclat: même si on a pris soin de cloisonner portes et fenêtres, explications musclées et règlements de comptes auront lieu dehors, EX-SITU, faisant exploser les secrets de fabrication les mieux cachés.

Nous, spectateurs, sommes tout d'abord un peu sceptiques en découvrant le produit qui nous est livré: tout droit sorti des catalogues LEROY-MERLIN ou IKEA, nous craignons l'arnaque, le "trop-beau-pour-être-vrai" et attendons tous les certificats de garantie, avant de valider l'achat...

Le personnage de CAROLINE, ANTIGONE-ELEKTRA modern'styl d'un nouveau genre, interroge elle-même très sérieusement de l'extérieur, cette baie vitrée pas si transparente qu'elle n'en a l'air: Que va-t-on faire du monde qui nous est transmis ? Continuer à le corrompre, ou s'appliquer à une utopie vertueuse pour le bien universel des réprouvés ?...

Héritier d'IBSEN, Simon STONE en a-t-il mesuré la pleine responsabilité, ou n'est-il pas, lui aussi, le dernier de nos prédateurs, aspirant tous les deniers de la culture pour construire et consolider l'édifice de sa propre gloire dans le sanctuaire avignonnais ?...

Aussi, la représentation, par des cercles "d'effeuillage" concentriques, accomplit son acte de contrition rédempteur "vers un théâtre pauvre" - celui de BROOK ou de GROTOWSKI - vers le dévoilement, qui est la traduction littérale de L'APOCALYPSE:

Le Jugement dernier, où, la Maison-Humanité toute entière disparaîtra dans l'incendie salvateur.

Si nous ne saurons sans doute jamais comment est mort le petit GREGORY, peut-être, au moins, devons-nous à l'éternelle reconstitution théâtrale de nous en laisser entrevoir les effets et les causes...

Simon STONE, vous êtes libre et acquitté !

CS

Simon STONE a raison quand il

- nous fait tourner en bourrique avec cette histoire aux multiples intrigues ces comédiens qui jouent plusieurs rôles
- nous fait tourner en rond avec ces incessants voyages dans le temps qui interdisent aux personnages d'avancer.

Simon STONE a raison quand il fait tourner la scène et cette histoire de vie pour mieux nous en dévoiler les moindres recoins.

Simon STONE exagère de nous rendre voyeur de cette famille car je ne sais pas et je ne saurais comment m'émanciper d'une situation comparable.

Simon STONE exagère-t-il quand il fait une pièce aussi longue.

DC

Simon Stones tu as raison quand tu nous bouscules en nous montrant la nudité de l'homme de l'âme en mettant à nu tes personnages.

Simon Stones, tu as raison quand tes personnages adultes sont froids à l'extrême, laissant les enfants exprimer leur détresse, leurs blessures, leur folie sans compréhension. L'indifférence opposant la folie à la réalité sordide de l'inceste.

Simon Stones tu exagères en éliminant tous les personnages de la famille, mais y avait-il une autre solution ?

Simon Stones tu exagères cette maison tu aurais pu donner une note positive à cette maison et la préserver d'un autre incendie, par exemple pour accueillir des familles migrantes.

Simon Stones tu as raison de nous présenter cette famille dans cette forme cinématographique voir même télévisuelle des séries.

Son fonctionnement va nous atteindre plus rapidement car nous avons les codes.

DD

Simon Stone a raison quand il choisit de traiter son écriture dans une mise en scène et une scénographie qui tournent. La narration se déroule devant nos yeux au propre comme au figuré. D'ailleurs Simon Stone a raison d'indiquer les dates sur un panneau dans cette scénographie.

Simon Stone a raison dans le choix de ses acteurs dans un double rôle. Les physiques des comédiens choisis et leur simple changement de costumes et de coiffures sont sobres et simples mais identifient bien chaque personnage incarné.

Simon Stone a raison de structurer son récit en trois temps. L'évolution de l'histoire et des personnages est ancrée sur la durée de la pièce, même avec les flash-backs et les changements d'époque dans deux récits parallèles.

Simon Stone a raison de nous présenter une histoire familiale aussi torturée dans une écriture contemporaine. Il n'y a pas tant de récits de ce type qui ne soient pas d'abord des faits divers.

EC

Simon Stone exagère quand il a pour projet de nous faire avaler tout Ibsen en seulement quatre heures. C'est comme si on voulait te faire découvrir la diversité des recettes de couscous on ne te donnant qu'une soupière d'harissa !

Simon Stone exagère quand il concentre dans un même clan, toutes les tares familiales possibles : y'a trop d'arêtes dans la bouillabaisse de la Maison Stone.

Simon Stone exagère quand il cuisine tous ses personnages à l'étouffée dans un autocuiseur en Pyrex où toutes les insanités baignent dans leur jus.

Simon Stone exagère quand il laisse griller dans le fond du faitout familial, trop d'épices trop lourdes à assembler : inceste, infanticide, usurpation, humiliation, dépravation... Résultat : pour pas que ça colle dans le fond, il est obligé de remuer sa maison-cocotte à te filer le tournis !

Simon Stone exagère quand il veut nous faire bouffer des plats aussi lourds dans une maison de vacances. Moi, en vacances, je fais des salades fraîcheur et du poisson bio à la plancha, pas du chili con carne où j'ai échappé le piment de Cayenne.

Bref, Simon Stone exagère quand il te ment sur le menu : tu crois que ça va être un amuse-gueule à la « Un gars, une fille » et que tu vas bien rigoler, et ça finit avec autant de morts qu'au bout de la septième saison de « Games of Thrones ».

JNM

Simon Stone a raison quand il crée une œuvre aussi esthétique, techniquement extrêmement bien réussie.

Simon Stone a raison quand il nous interroge sur notre propre famille et notre lien à l'enfance, car c'est là que tout commence et sur ça que tout se construit.

Simon Stone a raison quand il s'inspire d'Ibsen. Il lui rend hommage et pousse le spectateur à se plonger ou se replonger dans ses textes.

Simon Stone exagère quand il nous laisse comme ça pantois à la fin de sa pièce, et qu'il ne vient pas nous expliquer tout ce qu'il a dans la tête. Après 3h30 de sa pièce, oui, je serais bien restée encore une demi-heure, une heure, pour discuter avec lui autour d'un verre.

Simon Stone a raison quand il finit sur une note positive : Caroline sort de la maison et regarde la maison brûlée.

JP

Simon Stone a raison quand il fait de la maison un personnage.

Simon Stone a raison quand il fait de la maison LE personnage. (N'oublions pas que c'est le titre du spectacle!)

Simon Stone a raison quand il déconstruit le récit. Les différentes époques se percutent pour mieux faire surgir toute l'horreur des secrets de la famille.

Simon Stone exagère quand il étire certaines scènes et veut atteindre le réalisme par des dialogues bavards.

...Martine Solère exagère quand elle abdique à la fin de la première partie...

...Martine Solère a raison quand elle le regrette...

MS

Simon Stone exagère quand il met en scène une pièce qui m'enthousiasme mais qu'il faut que je trouve à écrire dessus...

Simon Stone exagère quand il ne pense pas à surélever la maison pour mettre les sous-titres à leur place et aux yeux de tous...

Simon Stone exagère quand il ne choisit pas des comédiens qui parlent français...

Simon Stone exagère quand il laisse des comédiens jouer plusieurs rôles sans prévenir... on pourrait peut-être leur mettre un dossard ?

Simon Stone a raison quand il choisit des comédiens aussi doués sur scène.

Simon Stone a raison quand il choisit une maison en kit pour le décor, c'est plus facile à transporter.

Simon Stone a raison quand il choisit de mettre en scène cette pièce car elle est vraiment géniale et en grande partie grâce à lui.

Simon Stone a raison de faire un entracte au milieu des quatre heures car le corps ne tient pas forcément bien sur les sièges de la cour du lycée Saint-Joseph, mais franchement je n'ai pas vu le temps passer !

SD

Simon Stone a raison. Simon Stone a raison sur toute la ligne.

Il a raison quand il décide de transposer ce texte à notre époque contemporaine.

Simon Stone a raison d'exposer ces sujets tabous mais universels, dérangeants à outrance, un reflet honteux de la société. De notre société actuelle.

Simon Stone a raison de nous en mettre plein la vue, afin de mieux nous en mettre plein la tronche. Rubik's Cube géant, imposant, dont le puzzle aux couleurs glaciales se complète progressivement, bande son obsédante et continue, procédés cinématographiques modernes. La forme plus séduisante, pour mieux entrer dans les sujets de fond, perturbants, repoussants.

Simon Stone a raison d'utiliser cet espace de liberté, l'un des rares encore possibles, pour dénoncer les agissements des politiques, avides de pouvoir et égoïstes, mais aussi ceux plus intimes, vicieux, malsains, qui détruisent des vies avant même leur premier envol, ou explosent des familles.

Il a raison de faire jaillir de cette boîte de pandore rotative des thèmes percutants. Œuvre pouvant peut être devenir salvatrice : catalyseur de dénonciations, traitements préventifs, prise de conscience dans certains cas, ou souhaits d'engagement actif pour lutter contre....

Enfin, Simon Stone a complètement raison de laisser collés, sur les fenêtres de l'Histoire du Monde, ces polaroids polarisés de notre époque actuelle, pour les générations futures.

Mercredi 19 juillet
18h
Parc des Expositions

Durée : 1h15

Des réfugiés franchissent la Méditerranée. Au péril de leur vie, dans des bateaux de fortune, ils ne rencontrent sur la terre ferme qu'incompréhension. Face à ce monde ambigu en proie à ses propres peurs et à ses questionnements, à la fois concerné et impuissant.

Guy Cassiers, metteur en scène mais aussi directeur du théâtre de la ville d'Anvers, le Toneelhuis, choisit le texte engagé et provocateur de Elfriede Jelinek et propose une collaboration à la chorégraphe Maud Le Pladec pour

interroger notre rapport à l'étranger et nos capacités de compréhension. « Nous ne pouvons, en réalité, parler que de nous-mêmes. »

D'un sujet aussi actuel, il propose une représentation possible grâce à la distanciation du théâtre, de la danse, l'onirisme des images et la violence des mots de l'auteure autrichienne où font surface les grands textes mythologiques emplis de mouvements de population et de négociation autour de l'accueil. En trois temps, le texte et la création scénique sont à l'image des longues traversées cauchemardesques, « à tel point que le spectateur en perd le fil, ne sachant plus par instant qui parle, des Européens ou des réfugiés, parce que les paroles se confondent jusqu'à une certaine schizophrénie symbolique de notre société ». C'est alors que l'impuissance de tous est palpable.

Avec Katelijne Damen, Abke Haring, Han Kerckhoffs, Lukas Smolders

Et les danseurs Samuel Baidoo, Machias Bosschaerts, Pieter Desmet, Sarah Fife, Berta Fornell Serrat, Julia Godina Llorens, Aki Iwamoto, Daan Jaarsveld, Levente Lukacs, Hernan Manchebo Martinez, Alexa Moya Panksep, Marcus Alexander Roydes, Meike Stevens, Pauline van Nuffel, Sandrine Wouters, Bianca Zueneli

Texte Elfriede Jelinek / **Traduction** Tom Kleijn

Mise en scène Guy Cassiers

Chorégraphie Maud Le Pladec

Dramaturgie Dina Dooreman

Scénographie, costumes Tim van Steenberg

Lumière Fabiana Piccioli

Vidéo Frederik Jassogne

Son Diederik De Cock

Production Toneelhuis

Coproduction Festival d'Avignon, Le Phénix Scène nationale de Valenciennes, Centre chorégraphique national d'Orléans, La Filature Scène nationale de Mulhouse, Centre dramatique d'Orléans / Scène nationale d'Orléans

En collaboration avec le Conservatoire royal d'Anvers formation danse AP Hogeschool

Avec le soutien de la Ville d'Anvers, l'Onda pour la 71e édition du Festival d'Avignon

Consigne d'écriture

Vous rédigez un texte d'une longueur laissée à votre appréciation (ou inspiration !), vous restituez l'ambiance du spectacle Grensgeval sans jamais employer d'adjectifs qualificatifs, de caractérisation plus particulièrement. Vous avez le droit de recourir à la présentation de tous les aspects de ce spectacle (jeu, décor, son, etc).

Objectifs à atteindre

Exercice de liponymie (écriture oulipienne) qui oblige le scripteur à une contrainte forte, puisqu'elle interdit tout sentiment ou opinion, par l'absence d'adjectifs qualificatifs. Le but de cette écriture est de faire advenir chez le spectateur rendant compte du spectacle une série d'énoncés purement objectifs. C'est la mise en perspective (restitutions orales en groupe ou relecture des productions publiées) qui va permettre de mieux appréhender les enjeux du spectacle vu, et par là même, de se forger une opinion. De plus, l'intérêt de l'exercice est de censurer tout jugement de valeur, donc tout à priori. Le spectacle étonnant par sa radicalité et son huis clos, devient l'épicentre de la colère ou de la louange.

Dans les gradins, j'attends que le noir se fasse. Chacun prend place, ça commence. Quatre comédiens en avant-scène parlent d'une même voix, commentant la traversée. Des danseurs, au sol, se frayant un chemin entre les bouts de bois de ce radeau imaginaire en décomposition.

Danseurs en silence, corps en mouvements. Musique, vidéos, ils débarquent sur la terre. Où ? On ne sait pas vraiment, ils se faufilent entre débris et détritrus. Ensemble, ils ne font plus qu'un. Peu à peu les comédiens se mêlent au groupe qui les entraîne avec lui dans une danse collective. Se dégage peu à peu une voix, puis une autre. On ne distingue plus qui est qui qui dit quoi. La danse porte le texte, l'illustre, lui donne vie.

Ils se retrouvent pris au piège, trois murs se dressent autour d'eux les enfermant peu à peu, la lumière se dissipe, quelques-uns cherchent les rayons du soleil qui se dévoilent encore à travers les persiennes. La nuit se fait à nouveau. Noir, c'est la fin du voyage. Applaudissements.

CB

Nous entrons dans la salle. C'est une cathédrale. Des rayons de soleil transpercent la toiture. On cherche sa place. C'est en haut. On escalade les marches et on s'installe. Le spectacle commence. Il y a des danseurs, des comédiens, de la vidéo, du son, du texte. Il faut suivre. La salle s'obscurcit. J'entre enfin à l'intérieur. Et là, c'est le drame ! Mon corps s'affaisse. La sonorité me berce. Je lutte pour rentrer dans cet atmosphère. Je ne peux pas m'assoupir alors qu'on me parle des migrations. Les migrations qui tuent chaque jour un nombre de personnes dont n'arrive plus à se rendre compte. Le doute m'emplit. Je pense à mon amie en Allemagne qui s'engage pour sauver ses personnes qui traversent la Méditerranée au péril de leur existence. Accepterait-elle que je n'adhère pas à cette représentation ? Je ne parviens pas à faire abstraction de la voix qui évoque une réalité qui nous touche. Je vais abandonner, je le sens. Je n'accroche pas. Je me laisse aller et capte quelques éclats.

CC

Plateau dans l'obscurité. Textes néerlandais, à la limite du chuchotement. Psalmodie. Les visages des parlants sont immenses. Entrelacs de visages et de regards. Les corps des dansants sont immobiles. Ils sont petits. Ils sont écrasés. Ils sont enchevêtrés.

Le texte bourdonne. Les phrases se succèdent. Je peux les lire. Ou pas. La charge monte. Mouvements lents. Fragilité des équilibres ; la parole roule dessus tout ça : un fleuve de boue. Bourdonnement. La menace s'entend.

Quand les masques tombent, l'écran dévoile d'autres écrans. Frénésie, épilepsie : ça crépite et ça disjoncte. L'information noie les migrants et les statiques. Le regard est dans un cadre. Ça zappe. Les multimédias sont en ébullition. Ça saute. Fumée *pixelisée*.

Les danseurs *houlent* en rythme. Bugg et tension. Les danseurs *houlent*. Ils sont compacts. Ils envoient une énergie de masse. C'est une lame de fond, un tapis qui roule.

Leur bruit répond au bruit des paroles qui bourdonnent. Les parlants se confondent avec eux. Finalement, n'est-on pas tous sur le même bateau ? Celui qui sombre, à la fin, et dans l'obscurité les engloutit.

CG

Une petite chanson de musical américain;

Des figurants, recouverts de planches éparses sur un plateau gris;

Quatre personnes assises autour d'une table sur le côté de l'avant-scène. Elles parlent.

Leurs visages apparaissent en gros plan sur un écran immense, se déforment, s'entremêlent, se superposent, disparaissent, réapparaissent.

Ils commentent ce qu'ils voient.

De quoi est-il question ?

De migrations, de populations, de phénomènes observés.

D'habitude, c'est l'observé qui est grossi; là, il semble que ce soit l'observant.

MICRODEGATS.

A l'écran succède un mur d'écrans qui démultiplient les images, dans une frénésie de lumières et de couleurs.

Les figurants au plateau se lèvent, dansent et se regroupent, autour d'une femme; les commentateurs les ont rejoints et continuent leurs monologues, assis au milieu d'eux.

Leur discours est à présent devenu quasi-autonome et c'est un flot de paroles qui se déverse sans discontinuer sur les prompteurs.

Ils ont beaucoup de choses à nous dire, les uns comme les autres.

Ils parlent de ce qu'ils vivent, mais aussi, de ce que nous pourrions penser.

Ils restituent nos pensées pour nous parler de ce qu'ils vivent, tandis que nous en voyons l'évolution sur le plateau.

Je voudrais entrer dans ce spectacle, et je n'y entre pas : il pense trop à ma place.

Ma propre pensée dérive sur un autre spectacle, vu il y a quelques années : une compagnie croate avait choisi la pièce de Peter HANDKE, "OUTRAGE AU PUBLIC", pour nous interpeller sur la situation des exclus de l'Union Européenne.

Il fallait circuler dans tout le théâtre, et passer par différents sas pour arriver jusqu'à la salle; on ne savait même pas si on pourrait y arriver...

Finalement, après beaucoup d'obstacles et une grande hostilité, on était encerclés dans une salle où les acteurs ne cessèrent de nous invectiver et de nous déranger...

Par cette expérience, nous avons ressenti physiquement le malaise de l'exclusion. BORDERLINE.

Je ne l'ai jamais oublié.

Mettre en scène le réel et ainsi, me remettre au monde, c'est cela que j'attends du théâtre.

CS

Souvent dans les spectacles le sol est recouvert de tapis de danse noir, le fond de scène et les côtés peuvent être en pendrillons noirs.

Ici tout est en bois sombre.

Le sol et puis des murs qui englobent les danseurs.

Alors que des milliers de femmes et d'hommes sont attirés par les couleurs de l'Europe du 21ème siècle,

on nous projette les visages des 4 comédiens en noir et blanc

un texte tout blanc

et lorsqu'un mur de lumière jaillit, il y a du vert qui ressort. Ah c'est l'espoir !

Il semble que non car dans un théâtre le vert serait déconseillé.

A la fin, on entrevoit une lueur orangée rouge, un lever de soleil ou un nouveau matin.

DC

Dernier spectacle du stage.

Nous sommes tout en haut des gradins, nous allons « voir » le spectacle de très loin. Comment ne pas se tordre le cou entre les personnages, la scène, les récitants ?

Le sujet : les migrants, grand sujet ma foi qui a légitimité d'être sur cette scène à Avignon.

Observations : il y a des planches sur la scène oui sûrement un bateau, les danseurs me font penser aux africains enchaînés dans la cale des bateaux en route vers l'Amérique.

Mais revenons au texte : ce sont des migrants, ils sont dans un bateau quand même, ce ne sont pas des esclaves mais ils subissent les mêmes souffrances, ils vont avoir la même faim, la même soif. Oui le texte le dit même si je le laisse défiler, bercée par les voix, entraînée par les danseurs. Le voyage des migrants vers l'Occident qui ne les attend pas mais pour l'instant une seule chose les préoccupe : leur survie.

La lecture est difficile, le ballet est loin. Ce spectacle doit sûrement, vu de plus près, avoir une autre dimension.

Sans sous-titrage, en français encore mieux.

DD

C'est un spectacle de théâtre, c'est gris. C'est épuré.

C'est contemporain. C'est dépassé aussi.

C'est plein de vidéos.

C'est en mouvement.

C'est un groupe de danseurs.

C'est engagé, c'est distant.

C'est contradiction entre le texte et la mise en scène.

C'est sans pathos.

C'est long.

C'est un choix artistique, un parti pris.

Ça ne me plaît pas, même si je reconnais la performance.

C'est un texte, c'est fleuve.

Ce sont des monologues, des témoignages, des réflexions autour des migrants.

Ce sont des portraits.

C'est un groupe.

Ce sont des humains.

EC

Les danseurs, habillés de noir, se couchent au sol, quelquefois allongés les uns sur les autres, puis on charge sur eux des poutres noires qui les écrasent : la traversée sur ce rafiote s'annonce éprouvante.

Une fois à terre, l'épreuve n'est pas terminée pour autant, mais face à l'adversité des technocrates, toute une jeunesse lance ses bras et ses mains vers l'avenir.

Au lointain, à cour, à jardin, des parois de métal et de bois se déploient vers le ciel en de noires parois pour les assigner à résidence.

Même la lumière finira par quitter leur prison, s'éteignant dans un dernier rai de lueur au sommet des cintres.

JNM

Sur scène, deux mondes se côtoient.

A droite, des hommes et des femmes parlent, attablés.

A gauche, des hommes et des femmes, immobiles et entassés, émergent peu à peu des débris que l'on imagine être ceux d'un bateau échoué.

Les hommes et les femmes qui parlent ont leurs visages projetés sur le grand écran derrière la scène. Chacun apparaît en double, avec un effet de miroir ; créatures à deux têtes qui finiront par se confondre au gré des fondus-enchaînés. Ils ont le même timbre de voix, si bien que l'on ne sait plus qui parle.

Ceux qui parlent parlent de ceux qui ne parlent pas. Les discours se confondent entre peur et impuissance face à ces Argonautes des temps modernes à la recherche d'une Toison d'Or qui n'existe pas.

MS

Située dans les rangs les plus proches du ciel, dans la chaleur des hauteurs (et oui, la clim ne va pas jusqu'en haut), derrière une personne qui cache la moitié de la scène (voir les trois quarts), et dans un état de fatigue de fin de stage, voilà ce que j'ai vu, ressenti...

Entre le voyage d'Ulysse, l'Arche de Noé et les bas-fonds d'une ville aux couleurs des ténèbres.

On monte dans un bateau en morceaux.

Pour oublier on danse en boîte de nuit, à moins qu'on ne soit en train de se noyer.

Pendant ce temps, la musique est là. Celle des mots de ces quatre personnages qui parlent sans cesse dans un rythme qui ne varie jamais. Celle d'une voix qui chante comme un oiseau. Celle qui résonne comme des percussions et qui fait bouger les danseurs comme des pantins à qui on aurait enlevé les articulations...

Quel voyage !

SD

Il est l'heure. La nuit va bientôt tomber.

Gardien de phare, au bout du môle... tout au bout du môle, je suis chargé de surveiller l'horizon du haut de ma tour. Pas de consignes particulières aujourd'hui. Juste observer.

Au loin, quatre personnes discutent. Succession de syllabes, torrent de paroles.

Les nuages dessinent des visages. Kaléidoscope.

Un troupeau d'êtres, d'individualités, surgit, s'assemble et ne forme plus qu'un, à l'unisson. Mouvement, immobilité, mouvement, immobilité....

De cette nuit surgissent des couleurs, agression d'image, de bruit aussi, de danse. Où est l'action ? Que dois-je regarder en priorité ? Quelle procédure utiliser du haut du phare ? Puis à nouveau le calme. Des âmes semblent s'évaporer vers les étoiles. Rupture. Plus rien.

Je regarde l'heure, bientôt la fin de mon poste et la relève arrivera.

Je laisse la consigne sur le livre de bord : nuit comme les précédentes. RAS. Pas de surprise. Aucun regret non plus.

SH

En bonne compagnie,
A bord du T.G.V,
Vers ma petite vie
Me voilà propulsé.
Je songe à notre troupe,
Et tous ces bons moments
Que nous avons en groupe
Vécus joyeusement.
Ce sont des liens solides,
Vrais, tissés pour longtemps.
Si je ressens un vide,
L'absence du moment,
Mon âme est toute pleine
De tous nos souvenirs
Et ça gomme la peine,
Et pour y revenir,
Les yeux je les ferme.
J'ouvre tout grand mon cœur
Et l'amitié y germe,
Superbe grande fleur.

CG

Le Festival d'Avignon ?

GILLES aurait peut être jamais mis les pieds sans le stage de la Ligue, faut bien le dire ! **J'N** avais aucun bon plan.

Je savais par ouïe dire que c'était mille et un spectacle « In » **EMILIE** et un spectacle « Off » aussi...un truc de fou, cela **VINCENT** dire..

On m'en avait **DIDIER** carabistouilles sur cet événement, vous savez ? Mais là j'ai pu juger par moi-même. Et avec un stage exceptionnel, pis des gens exceptionnels !

Qui aurait parié que j'**AURELIE** du flamand en surtitrage pendant au moins 4h ? Et que j'aurai adoré ?

Que j'aurais été surpris en allant voir du flamenco bizarre, **CAROLE**-lé n'a même pas été crié ni chanté une seule fois durant la pièce !

Ou voir une comédienne balancer son texte comme un moteur de tacot qui butte au démarrage : très fort et totalement inaudible. Elle **CHRISTOPHE** stophe ! Stophe ! Stophe ! Stophe ! Devant un public médusé et interdit...

Y a du public, y en a pas ? Peu importe. Le taux de remplissage **ELODIE**-mat, on s'en fiche. L'important c'est de découvrir, d'apprendre. Et on a été gâtés !

On est rentrés avec plein de richesses que **JULIE** tiliserait forcément, conscient ou pas, à l'avenir.

Au resto, on ressent encore plus la cohésion de groupe. Une « distribution » top ! C'est la bonne ambiance qui **DOMIN-IQUE**... Hic... ! Ben oui : Une tite goutte... jute une tite goutte..


CORINE tite goutte...

Et puis, jamais une prise de tête du style « J'en ai **MARTINE** arrête pas de me saouler, casse-toi ! »... jamais. Au contraire, beaucoup de bienveillance. Et puis qu'on soit du nord ou du sud, de l'est ou de l'ouest, on est tous sur la même longueur d'onde pour s'écrier « Peuchère, **STEPHANE**'tastique cetteu soirée nang ? » ou « Hey biloute, **MICHEL** Theatr' qu'eu j'prefere ! »

5 jours c'est beaucoup, et un peu fatiguant, mais j'avoue que çà **SOPHIE** plus ! On en veut encore plus.

C'est toi **CAMILLE** fois raison la Ligue de nous faire partager ces moments uniques et inoubliable !

Alors merci... Mille fois . A la Ligue, aux intervenants, et au Groupe 2017 ! :-)



Laïque et indépendante, la Ligue de l'enseignement réunit des hommes et des femmes qui agissent au quotidien pour faire vivre la citoyenneté en favorisant l'accès de tous à l'éducation, la culture, les loisirs ou le sport.

Des centaines de milliers de bénévoles et plusieurs milliers de professionnels se mobilisent, partout en France, au sein de près de 30 000 associations locales et d'un important réseau d'entreprises de l'économie sociale.

Tous y trouvent les ressources, l'accompagnement et la formation nécessaires pour concrétiser leurs initiatives et leurs projets.

Tous refusent la résignation et proposent une alternative au chacun pour soi.

Rejoignez-nous...

**Stage « connaissance du théâtre »
dans le cadre du Festival d'Avignon**

Photos : Ligue de l'enseignement

Conception : Ligue de l'enseignement

www.laligue.org